

Le Moi campiste

Sortir des biais du campisme

Écrire une troisième analyse sur le campisme pourrait donner le sentiment d'un entêtement excessif sur le sujet. Les deux textes précédents¹ ont déjà tenté de cerner le phénomène : le premier en le définissant comme une grille de lecture du monde structurée par une opposition binaire entre deux camps antagonistes (le camp occidental impérialiste, et celui des opprimés) ; le second en montrant que ce type de posture pouvait être compris comme un conflit intérieur, en relisant la querelle intellectuelle des années 1950 entre Sartre et Camus. Pourtant, quelque chose résiste encore. Non pas dans la définition du campisme, mais dans la compréhension de sa force d'attraction, de sa capacité à se reconfigurer malgré les critiques.

Si ce troisième texte est nécessaire, c'est parce que j'ai le sentiment que le campisme ne se laisse pas réduire à une erreur d'analyse ou à une faute politique. Il engage des dimensions plus profondes : des mécanismes cognitifs ordinaires, des besoins anthropologiques fondamentaux, mais aussi des histoires personnelles, des fidélités construites dans le temps, des attachements affectifs qui rendent le changement de perspective coûteux, parfois douloureux.

Je propose d'entrer dans cet aspect des choses à la première personne, en introduisant le propos autour d'un récit personnel. Pour mieux comprendre les dimensions intérieures du campisme, affectives et cognitives, je m'appuierai sur quelques éléments de mon parcours comme sur un matériau d'analyse. En effet – *coming out* – le campisme, je ne l'ai pas seulement observé chez d'autres. Je pense pouvoir dire que je l'ai connu de l'intérieur. J'en ai éprouvé les ressorts, les séductions, mais aussi les angles morts. Cette expérience ne me donne aucune supériorité ; elle m'oblige au contraire à une certaine prudence. Je ne voudrais pas tomber dans le syndrome du converti, qui s'autorise tous les excès dans la foi sous prétexte qu'il serait passé de l'ombre à la lumière.

¹ Cf. Guillaume Lohest, « Un camp dans la tête » et « Un conflit dans la tête », analyses publiées par les Équipes Populaires, www.equipespopulaires.be, décembre 2025.

J'ai été campiste, c'était exaltant

Je peux dater assez précisément une période où ma lecture du monde était profondément campiste. Entre 2001 et 2003, dans le contexte des attentats du 11 septembre, de la « guerre contre le terrorisme » et surtout des mensonges massifs de l'administration américaine sur l'Irak, j'ai été animé par une révolte intense. Cette révolte était fondée. Les manipulations de l'opinion publique, l'instrumentalisation du droit international, la brutalité assumée de l'intervention militaire américaine suscitaient une indignation légitime.

Cette indignation s'est progressivement transformée en grille de lecture quasi exclusive. Je lisais le monde à partir de l'opposition aux États-Unis. Ce qui s'y opposait, d'une manière ou d'une autre, bénéficiait d'un crédit politique et moral immédiat. Je me souviens très bien, et non sans une certaine gêne aujourd'hui, du plaisir un peu provocateur que je prenais à afficher ma sympathie pour le régime de Saddam Hussein plutôt que pour les États-Unis de George W. Bush, que je considérais comme un « tas de purin ». Ce n'était pas un soutien réfléchi à une dictature, mais une manière de dire : l'ennemi principal est ailleurs.

Cette grille de lecture n'était pas solitaire. Elle s'inscrivait dans l'effervescence d'un petit groupe d'amis de mon village. Elle n'était pas non plus exclusivement anti-impérialiste, car nous l'avions doublée d'une nostalgie enflammée pour la grande époque du communisme. Nous partagions des lectures marxistes, des chants très rouges. Ce fut l'époque de mes premières manifestations, d'un premier engagement chez ATTAC. Le 14 décembre 2001, à Bruxelles, lors d'un grand rassemblement altermondialiste à la faveur d'un Sommet européen, nous nous sommes retrouvés sous la menace des autopompes de la police au point de nous fantasmer en avant-garde révolutionnaire. Nous sommes rentrés au village, ravis, avec des chasubles du PTB, ce qui a effrayé mon père. Il faut dire que nous avions, depuis quelques mois, ressuscité l'URSS dans nos lieux de vie, dessinant partout des CCCP (URSS) au moins aussi sincères qu'humoristiques. Nous avions appris *L'Internationale* en russe, et nous la chantions aux louveteaux dont nous étions les animateurs, tentant de leur inculquer notre amour bravache du prolétariat et de la Commune de Paris. Face à l'indignation ou à l'amusement du monde adulte autour de nous (nous avions quoi ? dix-sept, dix-huit ans), nous faisons nos armes, à contretemps peut-être, mais sincèrement : le marxisme justifiait tout, englobait tout. Toute l'actualité du monde devait être comprise autour de cette lutte. C'étaient des années formidables et joyeuses.

Attention : ce n'est bien sûr pas notre marxisme passionné qui faisait de nous des campistes, mais le fait de classer tous les pays en deux colonnes : les bons (supposés marxistes ou en bonne voie de le devenir) et les mauvais (pro-américains). Et nous classions dans l'allégresse, encouragés par ce qui nous sembla une confirmation définitive. Un jour, le nouveau curé du village glissa dans son homélie : « *le capitalisme que nous connaissons est encore plus destructeur que le communisme que nous avons connu* ». La hiérarchie des systèmes était confirmée par l'abbé ! Nous gloussions de contentement, car cette parole était aussi une façon, pour le curé, de signifier aux braves paroissiens que nos outrances n'étaient pas seulement fantaisistes, qu'elles avaient au moins un fond de vérité.

Ce souvenir peut sembler anecdotique ou caricatural, mais il dit quelque chose : si le campisme est une fixation rigide, ce n'est pas l'idéologie autour duquel il se fixe qui en est la cause, mais plutôt une expérience émotionnelle et relationnelle. Du lien se crée, avec un sentiment d'appartenir à une histoire plus grande que soi, décisive, importante. N'est-ce pas à ce sentiment qu'on veut rester attaché envers et contre tout ?

Les ressorts psychosociaux du campisme

Tentons de comprendre pourquoi le campisme est si résistant aux arguments. Il est mêlé à des besoins profonds, parmi lesquels le besoin d'appartenance et d'identité. L'être humain est un être social. Il se construit dans des collectifs, des filiations, des héritages. En politique, l'appartenance n'est pas un luxe ; elle est souvent la condition même de l'engagement. Sans appartenance, l'indignation reste solitaire, fragile, facilement découragée. Une fois qu'on est « entré en politique », qu'on se sent appartenir à une communauté de pensée, à une famille, il peut être difficile de penser « contre sa famille ».

Le campisme, en tant qu'il est une fixation d'une vision du monde simplifiée, en deux camps, offre sur un plateau une appartenance forte, structurée, immédiatement lisible, et surtout durable. Il dit où l'on se situe, avec qui l'on est, contre quoi l'on se bat. Et ce, pour toujours, ce qui permet d'éloigner le risque d'être menacé dans son identité sociale. Dans un monde fragmenté, saturé d'informations contradictoires, cette stabilité est rassurante.

On peut faire l'hypothèse que le campisme trouve l'un de ses ressorts psychosociaux dans les mécanismes décrits par Jonathan Haidt², en particulier dans le lien étroit qu'il établit entre jugement moral et identité sociale. Haidt montre que nos positions morales sont d'abord guidées par des intuitions rapides, émotionnelles et socialement situées, qui servent moins à rechercher la vérité qu'à affirmer une appartenance et à renforcer la cohésion du groupe. Appliqué au campisme, cela permet de supposer que l'adhésion à un « camp » politique fonctionne comme une ancre identitaire : se reconnaître dans un ensemble de jugements moraux partagés, c'est se reconnaître comme membre d'un collectif légitime. Dans cette perspective, défendre les positions du camp revient aussi à se défendre soi-même, puisque l'identité personnelle et l'identité morale tendent à se confondre. La critique interne devient alors coûteuse, non seulement sur le plan argumentatif, mais sur le plan relationnel et symbolique, car elle menace le lien au groupe. Le campisme peut ainsi être compris, à titre d'hypothèse, comme une forme de sécurisation identitaire par la morale, où la fidélité à un camp répond au besoin fondamental d'appartenir à un « nous » porteur de sens et de valeur. Notons que cette hypothèse ne tient que si l'on considère les jugements politiques campistes comme l'expression de jugements moraux – ce qui est discutable en soi, mais plausible, quand on observe les propos d'exclusion chargés de catégorisation morale dont ces jugements « politiques » sont très souvent accompagnés.

À ce besoin d'appartenance s'ajoute un besoin de sens. Le campisme propose un récit global. Plus exactement, c'est l'idéologie, quelle qu'elle soit, qui amène ce récit global, un prisme à partir duquel les événements, les injustices peuvent être appréhendés, rendant possibles une analyse et des perspectives d'action. Le campisme, en tant que fixation d'une vision du monde, offre une stabilité, un confort cognitif : il dispense de remettre en question le cadre d'analyse, donné une fois pour toutes ; il dispense de se confronter à l'inédit, à de nouvelles configurations d'oppression et d'injustice. Il transforme des conflits locaux en épisodes d'un affrontement mondial. Il donne l'impression de comprendre ce qui se joue derrière les apparences. Là encore, ce n'est pas négligeable. Le réel est souvent déroutant, chaotique, difficile à interpréter. Le campisme, au même titre que toute fixation d'un système de pensée, apaise cette angoisse cognitive.

² Jonathan Haidt, *The Righteous Mind, Why Good People are Divided by Politics and Religion*, The Penguin Group, 2012.

La distinction proposée par Daniel Kahneman³ entre « système 1 » et « système 2 » peut être appliquée pour comprendre les ressorts cognitifs du phénomène campiste. Kahneman distingue deux modes de fonctionnement de la pensée. Le *système 1* est rapide, intuitif, automatique : il permet de se repérer sans effort dans le monde, de donner immédiatement une signification aux situations, de trancher sans trop hésiter. Le *système 2*, au contraire, est lent, réflexif, exigeant ; il suppose du temps, de l'attention, et accepte l'incertitude, les contradictions et la complexité.

On peut faire l'hypothèse que le campisme mobilise massivement le *système 1*. Face à un monde social fragmenté, conflictuel et souvent anxiogène, l'adhésion à un camp fournit une lecture immédiatement intelligible du réel : il y a les bons et les mauvais, les justes et les injustes, les alliés et les adversaires. Cette grille simplificatrice ne relève pas seulement de la paresse intellectuelle ; elle répond à un besoin profondément humain de cohérence et de continuité du sens. Le camp permet de savoir où l'on est, qui l'on est, et de quoi le monde est fait, sans devoir sans cesse remettre ces repères en travail. Le recours au *système 2*, qui impliquerait de suspendre le jugement, d'examiner les situations dans leur épaisseur sociale et historique, et d'accepter des positions inconfortables, devient alors coûteux. Il fragilise les certitudes, expose au doute et parfois à l'isolement. Dans cette perspective, le campisme peut être compris comme une économie de sens : il protège contre le vertige de la complexité en offrant des repères stables, mais au prix d'un rétrécissement de la pensée critique. Dans une optique d'éducation permanente, l'enjeu n'est pas de disqualifier ce besoin, mais de créer des conditions collectives où le passage du système 1 au système 2 devient possible, soutenable et politiquement fécond.

Mais cette double fonction – appartenance et sens – a un coût. Elle tend à rigidifier la pensée. Elle favorise les biais cognitifs et éloigne le militant du réel et des situations concrètes.

Le révélateur caricatural de biais cognitifs universels

La campisme est confortable à analyser, car il est caricatural. Mais à trop se complaire dans son analyse, on risque de laisser penser que les autres systèmes de pensée sont exempts de ses défauts. Or, pas du tout. On ne l'a pas assez dit : le campisme n'est qu'un révélateur, un miroir ou un

³ Daniel Kahneman, *Système 1 : Système 2 : les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, coll. « Essais », 2012.

verre grossissant. Nous sommes tous « campistes » à notre façon, à un certain degré. Ceux qui défendent de façon réflexe la « civilisation occidentale » (guillemets partout) face à des soi-disant « dangers extérieurs » (guillemets partout) ne sont pas appelés « campistes » mais leur pensée fonctionne selon des ressorts encore plus caricaturaux, et encore bien plus néfastes à la démocratie. Ceux qui – comme moi peut-être – sont devenus allergiques au campisme peuvent développer une obsession anticampiste qui finit par ressembler trait pour trait à la fixation simplificatrice qu’ils dénoncent.

Le but de cette analyse, venons-y, est donc d’inviter à développer des contre-réflexes individuels, des stratégies collectives et une boussole politique pour débusquer les biais cognitifs qui nous habitent toutes et tous. Avec, pour horizon, pour ambition, de passer d’une logique de camps (humaine, trop humaine) à une logique de droits.

Qu’est-ce qu’un biais cognitif ? Il s’agit d’une tendance naturelle de notre cerveau à utiliser des raccourcis mentaux pour penser et décider rapidement, ce qui peut conduire à des jugements partiels ou erronés. Ces biais influencent notre perception de la réalité, souvent sans que nous en ayons conscience, en privilégiant certaines informations, émotions ou croyances préexistantes. Ils ne sont pas des fautes individuelles, mais une caractéristique normale du fonctionnement humain, dont la prise de conscience permet de développer un regard plus critique et réfléchi.

Il existe des dizaines, voire des centaines de biais cognitifs. Les travaux de psychologie sociale en identifient régulièrement de nouveaux. Un travail de vulgarisation utile est disponible sur plusieurs sites Internet⁴, qu’on ne peut que recommander à tous ceux qui travaillent, de près ou de loin, dans le domaine de la pensée ou de l’éducation. Dans une perspective d’éducation permanente, on peut dire que travailler sur les biais cognitifs, ce n’est pas « corriger les gens », mais se donner collectivement des outils pour mieux comprendre comment se fabriquent nos opinions, nos désaccords et nos engagements.

On voit venir une critique possible : ce serait « dépolitisant ». Je pense le contraire : c’est « re-politisant ». Débusquer ce qui nous fait penser en mode automatique, c’est redonner toujours plus de place, dans ce qui nous politise, aux processus collectifs d’analyse et d’action, au concret des situations, des luttes de terrain, des paroles précises. Pratiquer une vigilance envers nos biais cognitifs, c’est comme prendre conscience de nos stéréotypes et préjugés. On sait qu’on ne s’en déprendra jamais assez

⁴ Voir, par exemple : <https://www.shortcogs.com> ou <https://biais-cognitif.com>.

et jamais totalement, car notre cerveau en a besoin, mais précisément : le geste de recul par rapport à ces réflexes de pensée est ce qui fonde la liberté, la conscience, la politique.

Quelques biais cognitifs à débusquer

La liste qui suit n'a rien d'exhaustif. Elle ne prétend pas cartographier l'ensemble des biais cognitifs documentés par la littérature scientifique. Elle vise plus modestement à identifier quelques mécanismes bien attestés, particulièrement actifs dans le raisonnement campiste, mais à l'œuvre bien au-delà de lui. Le campisme les rend visibles parce qu'il les combine, les renforce et les stabilise. C'est en ce sens qu'il constitue un bon terrain d'apprentissage collectif.

Le *biais de confirmation* est sans doute le plus connu et le plus structurant. Il désigne la tendance à rechercher, interpréter et mémoriser prioritairement les informations qui confirment nos croyances préexistantes, tout en négligeant ou en disqualifiant celles qui les contredisent. Ce biais est massivement documenté en psychologie cognitive. Dans le campisme, il opère de manière quasi automatique : les faits sont filtrés à travers une grille de lecture préalable, et leur valeur dépend moins de leur contenu que de leur capacité à renforcer le récit du camp. Ce mécanisme n'est pas une malhonnêteté consciente ; il répond à un besoin de cohérence interne et de stabilité identitaire. Mais il conduit à une vision sélective du réel, où l'enquête cède le pas à la reconnaissance de ce que l'on croit déjà savoir.

Le *biais d'ancrage* renvoie à la tendance à s'appuyer excessivement sur une information initiale pour juger des informations ultérieures. Une fois l'ancre posée, les ajustements restent marginaux, même lorsque de nouvelles données apparaissent. Dans une logique campiste, l'ancre est souvent historique ou idéologique : guerre froide, impérialisme occidental, colonialisme. Ces cadres sont pertinents et fondés, mais lorsqu'ils deviennent des points d'ancrage rigides, ils orientent l'ensemble de l'analyse, parfois au détriment des dynamiques nouvelles ou spécifiques. Le biais ne consiste pas à se tromper de point de départ, mais à ne plus pouvoir en changer.

L'*effet de halo* est un biais bien connu par lequel une caractéristique jugée positive ou négative d'un acteur tend à contaminer l'évaluation de l'ensemble de ses actions. Appliqué aux États, aux mouvements ou aux dirigeants, il conduit à des généralisations rapides : un acteur perçu

comme anti-impérialiste bénéficiera d'un halo positif qui atténuera la perception de ses violences ; inversement, un acteur associé à l'impérialisme verra ses actes interprétés sous un jour systématiquement négatif. Le campisme exacerbe ce biais en essentialisant les camps : on n'évalue plus des actes, mais des appartenances.

Le *biais de représentativité* consiste à juger de la probabilité ou de la nature d'un phénomène en fonction de sa ressemblance avec un prototype familier, plutôt qu'à partir de données objectives. Dans les raisonnements campistes, ce biais se manifeste lorsque des situations complexes sont assimilées à des scénarios déjà connus : « un coup d'État téléguisé », « une guerre par procuration ». Dès lors qu'un événement semble ressembler suffisamment à un modèle antérieur, il est classé sans examen approfondi. Ce biais facilite la compréhension rapide, mais au prix d'une réduction drastique de la singularité des situations. Dans les raisonnements campistes, on peut observer que quelques prototypes sont utilisés comme modèles pour des situations identifiées comme proches (souvent géographiquement). Le Coup d'État militaire de Pinochet contre le gouvernement Allende au Chili en 1973 est le prototype associé à l'Amérique latine, qu'on va plaquer sur tout bouleversement à l'œuvre dans le continent. L'intervention américaine en Irak en 2003 est le prototype associé à tout le Moyen-Orient : il sera donc plaqué sur la réalité libyenne (2011), syrienne (2011), etc.

L'illusion de corrélation désigne la tendance à percevoir des liens causaux entre des phénomènes indépendants, simplement parce qu'ils coïncident ou s'inscrivent dans un récit cohérent. Dans le campisme, elle se traduit par l'attribution quasi réflexe de tout événement politique majeur à une volonté stratégique occidentale, même en l'absence de preuves solides. Le fait que certaines interventions aient effectivement existé dans le passé renforce cette illusion, qui permet de relier des faits disparates en une chaîne explicative simple et rassurante. Exemple : la mobilisation ukrainienne de *Maidan*, en 2014, est très fréquemment niée pour ce qu'elle fut et attribuée à complot de déstabilisation orchestré par l'Occident.

L'illusion de savoir – parfois appelée illusion de profondeur explicative – correspond à la surestimation de notre propre compréhension d'un phénomène. On croit comprendre parce qu'on sait le nommer, l'inscrire dans un cadre général, le relier à des causes globales. Le campisme alimente fortement cette illusion : disposer d'une grille de lecture totalisante donne le sentiment de maîtriser la situation, même lorsque la

connaissance des réalités locales, sociales ou historiques reste très superficielle. Ce biais n'est pas propre aux militants ; il traverse l'ensemble des espaces de savoir.

L'effet de cadrage montre que nos jugements varient selon la manière dont un problème est formulé, indépendamment de son contenu factuel. Présenter un conflit comme une lutte anti-impérialiste, comme une guerre de souveraineté ou comme la répression d'un soulèvement populaire n'oriente pas les mêmes émotions ni les mêmes jugements moraux. Le campisme privilégie certains cadrages au détriment d'autres parce qu'ils activent plus efficacement des schémas interprétatifs déjà disponibles.

Le *biais de congruence* désigne la tendance à privilégier les arguments et les informations qui sont compatibles avec nos valeurs et nos engagements antérieurs. Il est proche du biais de confirmation, mais insiste davantage sur la cohérence axiologique (le domaine des valeurs) que sur la véracité factuelle. Dans une perspective campiste, une information qui « va dans le bon sens » moral sera plus facilement acceptée, même si elle repose sur des bases fragiles. À l'inverse, une information dissonante sur le plan moral (par exemple : « le gouvernement équatorien de gauche de Rafael Correa a opprimé certaines catégories de population ») sera accueillie avec suspicion, indépendamment de sa solidité empirique.

Le *biais de croyance* consiste à évaluer la validité logique d'un raisonnement en fonction de la plausibilité de sa conclusion plutôt que de sa structure. Autrement dit, si la conclusion nous semble vraie ou désirable, nous avons tendance à juger le raisonnement correct. Dans le campisme, ce biais favorise l'adhésion à des chaînes causales simplifiées dès lors qu'elles confirment une vision du monde jugée juste, sans examen rigoureux des liens logiques entre prémisses et conclusion.

Le *rasoir d'Occam* n'est pas, à proprement parler, un biais cognitif, mais un principe méthodologique issu de la philosophie des sciences, souvent résumé par l'idée qu'« il ne faut pas multiplier les hypothèses sans nécessité ». Il invite à privilégier, entre plusieurs explications possibles d'un même phénomène, celle qui mobilise le moins d'hypothèses supplémentaires, à condition qu'elle rende effectivement compte des faits. Dans son sens rigoureux, il ne s'agit donc ni d'un culte de la simplicité ni d'un refus de la complexité, mais d'une règle de prudence intellectuelle. Dans les raisonnements politiques – dans le campisme mais pas seulement – ce principe est fréquemment détourné. Il est alors confondu avec une réduction à une cause unique, présentée comme évidente et suffisante (l'impérialisme, la manipulation occidentale, la géopolitique). Or, le

rasoir d'Occam n'autorise pas à écraser la pluralité des causes, surtout dans des phénomènes sociaux intrinsèquement complexes. Bien compris, il invite au contraire à se demander quelles hypothèses sont réellement nécessaires pour comprendre une situation donnée, et lesquelles sont ajoutées par confort idéologique ou par fidélité à un récit préexistant.

L'erreur de conjonction, mise en évidence par Kahneman et Tversky, désigne la tendance à juger plus probable une combinaison d'événements qu'un événement pris isolément. Elle se manifeste lorsque des scénarios complexes, mais narrativement séduisants, sont jugés plus crédibles que des explications plus simples. Dans le campisme, cette erreur favorise l'adhésion à des récits où s'additionnent des enjeux de ressources, des conflits sociaux et des intérêts cachés, au détriment d'hypothèses moins spectaculaires mais parfois plus plausibles. (On se souvient par exemple de l'obsession de Jean-Luc Mélenchon pour les oléoducs et les pipelines en Syrie, qui selon lui expliquaient les troubles dans la région, plutôt que la volonté populaire de renverser un régime dictatorial).

Enfin, la *théorie de l'autoconsistance* souligne notre besoin profond de maintenir une image cohérente de nous-mêmes. Reconnaître une erreur d'analyse, un aveuglement ou une complaisance passée n'est pas seulement coûteux intellectuellement ; c'est aussi coûteux sur le plan identitaire. Le campisme offre une solution à cette tension : il permet de préserver une continuité narrative de soi, de rester fidèle à une histoire politique sans avoir à affronter trop frontalement ses dissonances. Ce mécanisme est universel. Il explique pourquoi les changements de perspective sont rarement instantanés, et pourquoi la critique du campisme ne peut être efficace que si elle ménage des chemins de transition, plutôt que des ruptures brutales.

Des personnes en chair et en os

Cette théorie de l'auto-consistance me fournit une parfaite transition pour reprendre, quelques années plus tard, le fil de mon expérience personnelle avec le campisme.

En 2007, j'ai séjourné quelques mois en Syrie avec un ami, dans la ville de Al-Hasakah, dans la pointe la plus à l'est du pays. Nous donnions des cours de français dans les écoles maternelles, primaires et secondaires de la communauté orthodoxe syriaque, qui nous hébergeait, nous nourrissait (et comment ! grands dieux !), nous accueillait, nous mettait en contact avec les populations locales. Mon carnet de voyage de l'époque garde des

traces du campisme dont j'ai fait état en ouverture de cette analyse. Je m'interrogeais sur le soutien apparent des chrétiens de Syrie au régime de Bachar Al-Assad. Je l'interprétais comme une confirmation que ce régime était plutôt protecteur, laïc, en tout cas loin de la diabolisation dont il était l'objet par le soi-disant « axe du Bien » mené par G.W. Bush.

Cela pour dire que tous les éléments étaient en place pour une fixation campiste, une poursuite de l'*auto-consistance* de mon identité sociale et politique. Lors de l'éclatement de la révolution syrienne en mars 2011, puis surtout à partir de 2012 et 2013, j'aurais dû, en toute logique, crier avec la meute : « *Complot ! Déstabilisation ! On nous refait le coup de l'Irak ! Les opposants sont des djihadistes ! Bachar est un laïc, soutien de la Palestine, protecteur des minorités, et ce sera pire avec les islamistes, etc. et blablabla.* » et tout le récit campiste qui a été tristement relayé, à des degrés divers, par une bonne partie de la gauche insoumise et PTBiste.

Pourtant, cette fixation n'eut pas lieu, et je peux dire précisément pourquoi : grâce à des personnes. Des personnes réelles, proches de Syriennes et de Syriens engagés dans la révolution dès 2011. Ces personnes ont pu faire barrage au réflexe campiste qui me guettait, parce qu'elles représentaient pour moi un ancrage bien plus solide que la fidélité de pacotille à une narration totalisante. C'est en grande partie autour de la personnalité de Paolo Dall'Oglio que s'est structuré en moi un nouveau regard sur la Syrie. (*Paolo Dall'Oglio⁵ est un jésuite italien, fondateur en Syrie de la communauté de Mar Musa, dédiée à l'amitié islamo-chrétienne, dans les années 1980. Il a été porté disparu dès juillet 2013 après son enlèvement par Daech, après avoir été un infatigable opposant à Bachar Al-Assad dès 2011, et un infatigable représentant de l'opposition démocratique syrienne, tenant de bâtir des ponts entre les différents groupes la constituant.*)

Paolo, des amis proches, puis d'autres, des Syriennes et des Syriens exilés en Belgique ou en France, ayant connu les prisons et la torture par le régime, toutes ces voix ont pulvérisé, par leur réalité, leur vécu, toute grille d'analyse abstraite. Et ont rendu à mes yeux – vous l'aurez compris – toute analyse campiste profondément choquante, déshumanisante, car niant le courage, la détermination et les aspirations authentiquement émancipatrices de ces Syriennes et de ces Syriens bien plus révolutionnaires que tous ceux qui, en Occident, refusaient de les entendre au nom d'un anti-impérialisme de papier.

⁵ Voir notamment Paolo Dall'Oglio, *La rage et la lumière, Un prêtre dans la révolution syrienne*, Éditions de l'Atelier, 2013 et Guyonne de Montjou, *Mar Moussa : Un monastère, un homme, un désert*, Albin Michel, 2006.

Ce qui est grave, c'est que le campisme fait obstacle à des mobilisations et à des solidarités nécessaires. S'il n'était qu'un aveuglement intellectuel, il n'y aurait pas lieu de lui consacrer des analyses ; mais non, cet aveuglement a des conséquences concrètes, il empêche l'indispensable solidarité populaire internationale, au nom d'une grille de lecture sacralisée et périmée. Le campiste est enfermé dans son « moi » (son identité, son histoire, comment il se représente et se fantasme son engagement) au détriment de la réalité sociale concrète.

En définitive, cette histoire personnelle révèle une chose essentielle : pour quitter nos grilles de lecture, ces grilles de lecture qui nous constituent et qui nous emprisonnent tout à la fois, il est nécessaire de rencontrer des personnes de chair et d'os qui, par leur vécu, par leur action, les contredisent et les surpasse.

La boussole des droits et des situations concrètes des peuples

Nous y voilà enfin.

Comment tenir ensemble la solidarité avec le peuple ukrainien, avec le peuple syrien, avec le peuple palestinien, avec le peuple russe, avec le peuple américain, entre autres ? Avec tous les peuples ?

Si l'on pense dans une logique d'États, de camps, c'est impossible. C'est cette logique de camps qui explique qu'un certain nombre de militants de gauche qui soutiennent aujourd'hui la Palestine ne parviennent pas en même temps à soutenir l'Ukraine, ou se sont désolidarisés hier du peuple syrien. C'est ce qui explique que de nombreux citoyens, pas spécialement de gauche, se sentent solidaires de l'Ukraine mais ferment les yeux sur le génocide en Palestine et ont nié la révolution syrienne. Ne cherchez pas de cohérence entre ces exemples, il n'y en a pas, et c'est justement le piège. La logique de camp nous aveugle car elle cherche à classer et à essentialiser, dans une course à l'étiquette militante. Elle nous aveugle parce qu'elle nous constitue politiquement de façon *négative* : on prend position *contre* la figure d'un ennemi en bloc et non *pour* des droits. On l'a assez dit : ce n'est pas parce que l'Union européenne (à laquelle on s'oppose sur son orientation néolibérale) soutient l'Ukraine qu'il faut aligner notre position sur l'Ukraine à notre opposition à l'UE. Ce n'est pas parce que le Hezbollah ou le Hamas (auxquels on s'oppose sur leurs méthodes terroristes) luttent pour une Palestine libre, qu'il faut aligner notre position sur ceux qui s'opposent au Hamas.

Ce type de raisonnement, je le pense profondément, ne mène à rien. Car au fond, aucune entité (pays, institution) n'est jamais uniquement ceci ou cela, et ne l'est jamais indéfiniment. L'Union européenne est néolibérale, mais elle n'est pas que cela, et pourrait être autrement. Le Venezuela est un régime autoritaire de gauche, mais il n'est pas que cela. Les États-Unis sont trumpistes et impérialistes, mais pas uniquement. Cette pensée en bloc ne mène à aucun combat politique pertinent. On n'en sort qu'en mettant au centre de nos luttes les droits et les situations concrètes de peuples en mouvement : les droits des personnes, les droits des peuples, les droits fondamentaux, les revendications populaires de tel mouvement à tel instant. L'équivalence en dignité et en droit entre une citoyenne russe, une citoyenne palestinienne, un citoyen ukrainien, une citoyenne soudanaise, un citoyen iranien, qatari, israélien... est non négociable. Se tenir du côté du droit des opprimés nous oblige à abandonner la fidélité à des États essentialisés (un régime peut être prometteur un jour, corrompu l'année suivante et génocidaire vingt ans plus tard).

Bien sûr, personne ne peut s'engager partout et toujours, être sur tous les fronts de lutte. Il est naturel que nos histoires personnelles nous mènent à tel combat et moins à tel autre. Par ailleurs, il est des lieux, des situations où les droits sont bafoués, niés, d'autres où ils le sont moins. C'est ce critère, le seul à même de nous préserver de tout campisme (au sens large), qui doit nous mobiliser : celui des droits qui manquent, des droits à défendre, des droits menacés, des vies opprimées, détruites, effacées. À l'heure où je clôture ces réflexions, ce critère doit nous conduire à un engagement sans réserve aux côtés des Palestiniens, des Ukrainiens, des Congolais, des Soudanais, dans la spécificité de chacune des situations, non réductibles à des épisodes d'un récit unifié qui arrangerait nos petites identités militantes. Nous devons apprendre à défendre des vies et des droits aussi avec des gens qui, sur d'autres sujets, ne pensent pas comme nous⁶, ne sont pas – allez, si vous voulez, disons-le une dernière fois – de notre « camp ».

(Guillaume Lohest, décembre 2025)

~ Analyse publiée par *Les Équipes Populaires* – décembre 2025 ~

⁶ Je glisse ici une réserve de taille : cette collaboration avec des gens qui ne pensent pas comme nous a des limites, des lignes rouges. Elles correspondent, pour moi, au périmètre démocratique.